

Qui perd gagne

Autor(en): **Fontant, Jean-Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **6 (1960)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUI PERD GAGNE

ROMAN, à La Baconnière, Neuchâtel

Voici le premier roman de Jean-Claude Fontanet. Il se passe tout entier à Genève. Le personnage central, Luc, retour d'une longue cure à Leysin, ne parvient pas à se réadapter. Il se trouve démuné devant les préoccupations et les problèmes de la vie active, et ne vit que de désenchantements. Il n'a pas de métier, il prétend peindre. Insuccès total. Il se laisse glisser sur la pente du désespoir. Son cerveau se meuble de tabous et de hantises. Il se sait un raté. Psychopathe gravement atteint, il lâche prise. D'étage en étage, c'est la dégringolade dans laquelle il entraîne la femme qui l'aime. Au fond de l'abîme, au seuil du meurtre et du suicide, une conscience pourra-t-elle se réveiller, une espérance se rallumer ?

Ici, l'étude psychologique va loin. Recherches impitoyables jusqu'aux portes de la démence. Parmi des pages amères, il en est d'une grande douceur : la main fraîche qui calme le front moite du malade. Mais la main est retirée et le cauchemar reprend...

I

Le train entra en gare.

Au pied du double grand escalier qui allait déverser les voyageurs, chacun, après un coup d'œil à l'horloge, se redressa, s'immobilisa. Les voilà...

Lui, fut des derniers. Malgré la cohue, il n'eut pas à chercher longtemps ; près du kiosque à journaux, là-bas, un sourire s'était allumé — fanal dans cette mer, et qui le guidait.

— Mon chéri !

Il n'était que de sortir de là au plus tôt. De leurs bras, des jambes ils s'y employèrent, des reins, presque moins marchant que nageant. Enfin sur la place, devant la gare :

— Veux-tu, proposa Olga, que nous prenions un taxi ?

Luc remercia, il se sentait dispos ; et puis il ne lui déplaisait point de faire quelques pas par la ville — sa ville, qu'il n'avait pas revue depuis tant de mois. La foule semblait rendre les honneurs à une quinzaine de chasseurs d'hôtel alignés près de la sortie.

Mais, en va-t-il toujours ainsi ? Le vacarme... Et la précipitation des véhicules et des gens... Pourquoi ? On dirait d'une imminente catastrophe... La dureté, l'hostilité de l'asphalte. L'air avare. La mer qui se continue ; comme la vraie mer se continue par-delà l'île, comme elle se continue toujours. Le bruit, surtout. Luc pensa : Le bruit, là-haut, s'appelait Mozart, Chopin...

Outre la valise, Olga obtint qu'il lui remît son manteau, qu'il portait sur le bras.

Une dame se retourna sur leur passage.

Ces menaçants rets métalliques tendus au-dessus des rues...

Ils n'allèrent pas loin : à la station suivante du tramway, que, quoique bondé, ils prirent. Une place se trouva être soudain libre à côté d'eux. Luc s'assit. Il demeura assis, malgré la réprobation et le dépit environnants, qui furent bien près d'éclater. On dut discuter ce soir-là, autour de la table familiale, de la mufflerie de ce gros garçon resplendissant — répugnant plutôt de santé ; signe des temps, assurément.

C'était, dans la vieille ville, tout en haut d'une haute maison grise.

Enfin, une porte presque aussi mince qu'une porte d'armoire fut ouverte et ils se trouvèrent dans la chambre d'Olga, chez eux. Luc dit :

— Tu as poussé le lit ; comme il est bas ! C'est plus grand que je me rappelais. C'est la Sibylle que je t'avais envoyée ? Les couleurs ont bien passé. Ah ! le réchaud... la machine à coudre...

Puis, s'étant assis :

— Il me semble avoir voyagé toute la journée !

— Mon pauvre chéri...

— C'est aussi qu'il a fait sombre jusqu'à mon départ. Le ciel s'est découvert seulement comme j'étais sur le chemin de la gare.

Elle l'engagea à s'étendre. Elle, d'ailleurs, s'en allait. Son patron, à la boulangerie, ne lui avait accordé qu'une demi-heure : un autre jour, il eût été facile de s'arranger ; mais un samedi ! a-t-on idée de rentrer un samedi !

C'est bien de qui n'est plus dans la vie, insista-t-elle, par jeu, par gentillesse.

Il ôta ses chaussures et se coucha. Et bientôt, il recommença à être bercé par les anapestes de l'express. A sa gauche, depuis Nyon, cette femme qui porte sur son giron, horizontalement, un poupon. De temps en temps, après avoir tiré une boîte de talc d'un cabas, elle déve-

loppe une double chose très rouge et pustuleuse, qu'on sait être les fesses à leur situation seulement, et qu'elle saupoudre. Continuellement éclatent, dehors, le long de la voie, arbres, toits, grue, quoi ? signaux. Elle, elle saupoudre. Un début d'averse avait converti la vitre en carte de géographie muette : la ligne pointillée, là, pourrait être la frontière du canton de Vaud avec la France, celle-ci la vallée de Joux, Vallorbe ce rond, Le Pont, à la rigueur, cet autre rond ; mais Le Brassus ? Ce n'est pas le canton de Vaud. Ce gros rond est Nyon ; Hermance lui répond et Anières... Et ensuite ? Ça ne joue jamais ! Comme les billets de loterie ; un, deux, éventuellement trois chiffres, jamais plus — jamais assez.

L'incongruité d'une moto l'avait réveillé et ramené dans la mansarde où, sur la jouée de droite, un peu de soleil accédait. Cela ne durait pas. Dans un instant, le toit d'en face intercepterait tout ; il y avait un instant, c'était le chapeau de la lucarne. Encore le miracle du soleil n'était-il possible que deux fois quelques semaines par an. Luc se lève, va à la lucarne, retourne s'étendre. Alors, elle, au galop du train, recommence de saupoudrer. Le monsieur qui nous fait vis-à-vis, régulièrement hasarde, par-dessus le vaste journal où il se retranche, un œil. Rond. Rond comme celui de Paul. Le lui avais-je assez répété : « Tu joues un jeu dangereux. » Il rit — Il a de belles dents blanches qui rient. Ce sont ces interminables stations au soleil. « Paul, pourquoi fais-tu cela ? » Je le sais fort bien, mais j'aimerais le lui entendre dire que c'est pour une petite sténodactylo qu'il a là-bas et qui l'avait trouvé trop pâle à son gré, la dernière fois qu'elle était montée. « Paul, tu es fou ! Garde au moins ta chemise. Mets un béret. » Maintenant, malgré sa barbe de huit jours, il est plus pâle qu'il n'a jamais été ; il va mourir... Ce tuyau, le bec de cet affreux tuyau qui écorche ses lèvres et que pourtant elles ne quittent plus, à peine pour boire, ou pour quelques mots — pour me dire adieu. Ah ! il avait été mis en garde. Moi, je suis dans le train, je rentre. Lui, demeure là-haut, dans la petite cellule claire, à fumer son étrange narguilé... Plus personne ne remonte le réveil ; il a même semblé à Luc que l'on ne change plus les draps...

Il ne rouvrit les yeux que lorsque Olga alluma. Elle souriait. Elle avait au bras un panier plein et pesant, d'où un col de bouteille dépassait. Il s'étonna qu'il fût déjà 7 heures et demie.

Elle se pencha pour l'embrasser. Puis, passant un tablier, elle se mit à son petit réchaud, sous le comble incliné bas. Les pommes de terre étaient déjà coupées. Mais voilà que le gaz ne venait pas, cela chuchotait inutilement. Luc se leva. Demandant comment, la dernière fois, l'ustensile fonctionnait, il lui vint ce doute, qu'il exprima : quand était-ce ? Elle rougit ; elle dut avouer qu'elle ne l'avait essayé qu'une fois, voilà dix jours, quand on l'avait placé.

— Voyons ! dit-elle, quel plaisir aurait-on à cuisiner, toute seule ?

Ils s'embrassèrent. Elle dut promettre qu'à l'avenir elle se nourrirait mieux — elle le promit volontiers.

Entre-temps, grâce peut-être aux tripotages auxquels ils se livrèrent, le gaz s'était décidé. Si généreusement, qu'on dut ouvrir porte et fenêtre. Alors, l'allumette frottée, les côtelettes chantèrent dans la poêle.

La table était déjà mise. Il fallait seulement l'apporter au milieu de la chambre. Il y avait, comme au restaurant (mais c'était bien la seule ressemblance), une nappe, un frais bouquet dans un vase et deux couverts. La nappe et la faïence étaient çà et là poudrées d'or, de pollen. Ils commencèrent de souper ; elle, le plus souvent debout, à cause du plat suivant. Ils causaient. Ils tâchaient, avec des mots, de réduire, de combler le temps non vécu ensemble. Mais c'était vainement. C'était comme si des enfants eussent prétendu combler un lac en y jetant des cailloux.

Avisant soudain sa valise avec l'étiquette : *Leysin*, Luc rit :

— Je comprends !...

Dans le train, raconta-t-il, un des messieurs vis-à-vis de lui, fut subitement gagné d'une grande agitation, se leva, sortit, emportant mallette, parapluie, tout ce qui lui appartenait. La prochaine station était encore éloignée de quelque dix minutes, pourtant. Mais voilà qu'un autre voyageur manifesta les mêmes signes intrigants et plie bagages. Et d'un troisième. Finalement, je me trouvai seul avec deux grand-mamans dans le compartiment. Le plus extraordinaire, c'est que les places devenues vacantes le demeuraient, quand le couloir était occupé de gens debout. Il n'y avait pas de doute : le sauve-qui-peut avait été déterminé par cette étiquette ; ma valise aura été semblablement posée dans le filet au-dessus de moi et, maintenant je m'en souvenais, d'énigmatiques et fréquents regards lui étaient adressés.

Cela les amusa bien.

Ils parlèrent ensuite de Paul. De M. Schwarz aussi : un vieux célibataire qui, pour ménager ses poumons, croit sage de ne pas chuchoter cinq phrases de tout le jour ; et encore, non seulement celles-ci abusent du style télégraphique, mais il paraîtrait qu'elles seraient tournées de manière à éviter les sons qui exigent trop de souffle (ainsi les voyelles *i* et *u* !), et à affectionner les autres, les moins « coûteux » ; — pour le départ de Luc, il ne s'était pas montré trop regardant ! On causa de M. Martin, dont le frère s'était tué, un dimanche soir, sur la route de Berne, en rentrant de Leysin... De la femme de chambre « tournante », et de sa collection de chapeaux. Puis de la boulangerie, de la promesse du patron, jamais tenue, d'installer une véritable caisse enregistreuse. Conversation souvent triste, ou gaie, ou l'un et l'autre à la fois.

Toujours, comme depuis vingt et un mois par lettre quotidiennement, avec cette impuissante volonté à faire rendre gorge au temps.

Au fromage — un brie à son apogée, parfait — il y eut une jolie surprise. On frappa ; qu'il se rassurât : c'était le dessert.

Olga dit au garçon :

— Vous nous laissez le seau, je le rapporterai ?

— Comme vous voulez, madame..., tout à fait comme vous voulez...

Il empocha son pourboire et disparut.

Dans le seau, lequel était délicatement embué, des cubes de glace blanchâtre veillaient sur une assez petite boîte de fer-blanc, qui, lorsqu'on l'ouvrit, fuma un peu : c'était, Luc l'avait tout de suite deviné, de la glace.

— Quel festin ! disait-il, émerveillé.

J.-C. F.